

Les bulles de Christian Bobin et le nouveau courant éthique

Gaëtan Brulotte

Volume 36, Number 5 (215), October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32238ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brulotte, G. (1994). Review of [Les bulles de Christian Bobin et le nouveau courant éthique]. *Liberté*, 36(5), 118-128.

LIRE EN FRANÇAIS

GAËTAN BRULOTTE

LES BULLES DE CHRISTIAN BOBIN ET LE NOUVEAU COURANT ÉTHIQUE

Christian Bobin, L'Inespérée, Paris, Gallimard, 1994, 157 pages ; Une petite robe de fête, Paris, Gallimard, 1991, 111 pages, rééd. « Folio », 1994 ; La Merveille et l'obscur, Venissieux, Éditions Paroles d'Aube, 1993, 83 pages ; Le Très-Bas, Paris, Gallimard, 1992, 133 pages ; Un livre inutile, Fata Morgana, 1992, 69 pages ; L'Autre Visage, Paris, Éditions Lettres vives, 1991, 64 pages ; Éloge du rien, Fata Morgana, 1990, 24 pages ; Le huitième jour de la semaine, Paris, Éditions Lettres vives, 1986, 80 pages.

André Comte-Sponville, L'amour la solitude, Venissieux, Éditions Paroles d'Aube, 1993, 137 pages.

Pour accompagner la promotion de sa plus récente publication, *L'Inespérée*, on peut voir les livres de Christian Bobin partout dans les vitrines des librairies, que ce soit en Amérique du Nord ou en Europe. Il semble qu'on se les arrache. On se les offre en cadeau, comme un message qu'on aimerait faire passer à travers eux, comme s'ils disaient ce qu'on voudrait dire. Les adolescents français surtout ont fait de Bobin leur coqueluche, eux qui, pourtant, comme la plupart des adolescents, lisent peu. *Le Très-Bas*, paru dans la collection « L'Un et l'Autre » chez Gallimard, s'est déjà vendu à plus de cent

mille exemplaires, ce qui est étonnant pour un livre sur saint François d'Assise. Ce livre a d'ailleurs reçu le prix des Deux Magots et le Grand Prix catholique de littérature. Les textes de Bobin tiennent un peu de la poésie en prose, un peu de l'essai personnel et beaucoup du genre épistolaire. Ils sont toujours d'une extrême brièveté, souvent proches de la plaquette ou de l'encyclique pontificale, un titre pouvant même comporter aussi peu que quatorze petites pages de texte proprement dit (c'est le cas d'*Éloge du rien*, par exemple). La critique a commencé à s'agiter autour de ces bulles nouveau genre. L'auteur éblouit ou agace, mais ne laisse pas indifférent. On peut voir en lui quelque nouveau gourou, onctueux porteur d'une religiosité laïque et informe, un poète catholique parti à la défense des femmes et des enfants, « le plus grand poète de notre génération », comme le croit Comte-Sponville (p. 85), une réincarnation de Claudel en adoration perpétuelle devant la nature créée par Dieu, un philosophe de l'innocence et de la bonté d'un manichéisme élémentaire et d'une désarmante candeur, ou un obscurantiste aux gentilles visions sommaires et parfois bêtes, qui séduit, berce et endort les consciences¹, ou « Une parole juste » « d'une importance capitale² ».

Quoi qu'il en soit, son œuvre correspond de toute évidence à un renouveau d'intérêt pour les questions d'éthique et s'inscrit dans la prestigieuse tradition française des moralistes, dans la droite lignée d'un La Rochefoucauld, d'un Chamfort ou d'un Vauvenargues. Bobin partage des préoccupations avec des philosophes actuels comme Clément Rosset, Marcel Conche et surtout André Comte-Sponville, le philosophe du silence, de la

1. Patrick Kéchichian, « L'illusion Bobin », *Le Monde*, 25 mars 1994, X.

2. Pierre Lefebvre, *Le Devoir*, 1^{er} mai 1994, D-8.

sagesse, de la béatitude, de la plénitude et du désespoir, dont il est vraiment très proche. Bobin et Comte-Sponville ont tous deux subi plus ou moins les mêmes influences (de Lucrèce et Épicure à Rilke en passant par Pascal et Rousseau) et se réfèrent souvent à leur nouvelle Bible, *L'Éthique* de Spinoza. Mais là où Bobin est plus poète, Comte-Sponville est résolument moins naïf, plus philosophe, plus rationaliste (il n'est pas croyant, notamment). Cependant les deux, chacun à leur manière, nous proposent une bonne leçon de morale qui est leçon de joie et dont on a assurément besoin aujourd'hui.

D'une plaquette à l'autre, Bobin respire, à une égale hauteur, dans la sécurité de ses croyances religieuses, l'humus de l'existence : il chante la douceur, la tendresse, l'harmonie ; il fustige le mensonge, l'intérêt, la perfidie du monde, les rapports de force et de pouvoir, l'ineptie de la télévision, les vies inauthentiques et creuses. Inlassablement, les mêmes oppositions et les mêmes thèmes reviennent sous sa plume. En se présentant comme fou de pureté, il place d'un côté les bons, c'est-à-dire les enfants, les mères, les amoureux, les pauvres, les mystiques notamment, par qui nous serons sauvés, et de l'autre, au banc des accusés : les adultes, les hommes d'affaires, les gens pressés, entre autres. Les valeurs qu'il défend sont d'une grande simplicité. Au premier rang, il y a la simplicité elle-même, justement. Devant l'extrême complexification du monde actuel, on retourne à une vision d'un réel simple. Le réel ne suscite plus de questions, mais seulement la réponse oui : l'accueil et l'ouverture. Là-dessus, Bobin rejoint Comte-Sponville, qui n'hésite pas à recourir à Woody Allen pour résumer sa position : « La réponse est oui ; mais quelle peut bien être la question ? » (p. 19) Qu'un philosophe juge le monde simple a de quoi surprendre plus encore qu'un poète, mais c'est au moins rassurant. En plein orgueil

technologique, il peut aussi être rafraîchissant de réapprendre les vertus de l'humilité et de la modestie.

Parmi les valeurs qu'on tente de réanimer dans ce nouveau courant éthique, il y a l'amour. Valeur absolue, l'amour est, ici, incompatible avec la pesanteur accablante de l'argent, avec les réalités triviales du travail, voire avec le monde tout court (*Merveille*, p. 37). À la question « qu'est-ce qui donne un sens à votre vie ? », Bobin répète de ligne en ligne, avec à peine quelques variantes : « L'amour, seul l'amour donne sens à ma vie, en la rendant elle-même insensée. » (*Éloge du rien*, p. 22) L'enfer, ce serait ainsi une vie sans amour, vie abandonnée et morte. Prôner l'extase gratuite, comme pure dépense improductive, à une époque où les gens sont accablés de devoirs, sur-occupés et fatigués, ne peut que faire rêver. Mais l'auteur ne propose pas de vues dialectiques : l'amour chez Bobin est décroché de la société et l'écrivain, tout à ses projets égotistes, a décidément renoncé à ses responsabilités sociales. L'amour dont parle Comte-Sponville, lui, n'est pas aussi irresponsable. Bobin fait pourtant sur le sujet un constat malheureusement assez juste : « Dans les histoires d'amour, il n'y a que des histoires, jamais d'amour. Si je regarde autour de moi, qu'est-ce que je vois : des morts ou des blessés. Des couples qui prennent leur retraite à trente ans ou des couples qui font carrière dans la souffrance. » (*L'Inespérée*, p. 97) Pour que l'amour vive, il faut sortir de la vie convenue, dont le mariage est, selon Bobin, l'emblème honni, ce qui n'est pas très catholique soit dit en passant. La vie conjugale ne lui inspire que mépris : il y voit une image apaisante de la mort où les deux individualités, annulées dans des « paroles désastreuses » du genre « mon mari et moi nous pensons que... » (*L'Inespérée*, p. 94), sont d'accord pour que rien ne se passe (*Merveille*, p. 47). Le mariage, « l'effrayant labeur du mariage » (*Merveille*,

p. 37), est à proscrire surtout parce qu'il évacue l'amour, dépoétise le quotidien et maquille la fondamentale solitude des êtres.

L'amour vrai, lui, ne révoque pas la solitude, laquelle est profondément ancrée en nous. Il la parfait au contraire. Il lui ouvre tout l'espace pour brûler. La solitude est une donnée naturelle, éternelle, élémentaire de l'esprit et c'est « le vrai sujet de tous les grands auteurs, le seul » (*Un livre inutile*, p. 65). De telle sorte qu'aimer, c'est prendre soin de la solitude de l'autre, sans jamais prétendre la combler ni même la connaître. Comte-Sponville dit la même chose, en plus clair me semble-t-il : « Il n'y a que l'amour et la solitude qui comptent. » (p. 58) « La solitude n'est donc pas refus de l'autre, au contraire : accepter l'autre, c'est l'accepter comme autre (et non comme un appendice, un instrument, ou un objet de soi !), et c'est en quoi l'amour, dans sa vérité, est solitude. » « L'amour est solitaire. Personne ne peut aimer à notre place, ni en nous, ni comme nous. » (p. 27)

Bobin cherche aussi à valoriser la vie spirituelle en opposition à la vaine agitation des êtres. Ce qui soulève sa verve la plus sarcastique, c'est la petite misère collective qui assure le fonctionnement des sociétés, faite de panurgisme, de psittacisme et de matérialisme. Son propos est souvent proche de celui des mystiques. Oui au calme intérieur et à la gratuité ; non à l'intérêt vil pour les biens de ce monde. Oui à la contemplation de l'univers entier des choses ; non aux servilités de propriétaire qui conduisent aux tourments des tondeuses. D'où, par exemple, cette petite sémiologie simplificatrice et moralisatrice du gazon : « Là où l'esprit manque comme là où l'argent surabonde : pelouses. » (*L'Inespérée*, p. 92)

Bobin s'éloigne cependant de l'ascétisme mystique en ce qu'il ne croit pas à la rédemption par la souffrance, mais par la jouissance, ce qui le rend plus attirant que la

mystique traditionnelle. En cela, il se rapproche encore d'un Comte-Sponville, pour qui on ne doit plus percevoir le désir comme manque, ainsi que la psychanalyse a pu le faire, mais comme une force de vie, une puissance de jouir. Disons qu'il y a deux formes du désir : je peux désirer ce qui me manque, bien sûr, et c'est une souffrance (ainsi dans la soif), mais je peux désirer ce qui ne me manque pas et c'est un amour (*L'amour la solitude*, p. 66). Cette philosophie du désir repose sur la dévaluation de l'espérance : il faut en effet éliminer le fond d'espérance qu'il y a dans le désir. Pour être heureux, on ne doit plus espérer. « Nous n'avons de bonheur que dans ces moments de grâce où nous n'espérons rien. » (p. 37) « Pour qui n'espère plus, l'absurde disparaît : il n'y a plus que le réel. » (p. 45) « Le salut sera *inespéré* ou il ne sera pas. » (p. 38) Bobin propose à peu près la même morale : « Ne rien croire. Ne rien attendre » , écrit-il dans *L'Inespérée* (p. 129). D'où, sans doute d'ailleurs, son titre, *L'Inespérée*, proche des réflexions d'un Comte-Sponville sur l'*inespoir*.

À la maladie des gens stressés et pressés, Bobin oppose encore le grand bonheur de prendre et de perdre son temps. « À quoi reconnaît-on les gens fatigués ? (...) À ce qu'ils rendent impossible l'entrée en eux d'un repos, d'un silence, d'un amour. Les gens fatigués font des affaires, bâtissent des maisons, suivent une carrière. C'est pour fuir la fatigue qu'ils font toutes ces choses, et c'est en la fuyant qu'ils s'y soumettent. Le temps manque à leur temps. Ce qu'ils font de plus en plus, ils le font de moins en moins. La vie manque à leur vie. Entre eux-mêmes et eux-mêmes, il y a une vitre. Ils longent la vitre sans arrêt. » (*Une petite robe de fête*, p. 32) Le monde va mal parce qu'on ne prend pas le temps de rêver, d'écouter, de jouir de la vie ou d'accueillir un amour en soi. « Tout le mal dans cette vie provient d'un défaut

d'attention à ce qu'elle a de faible et d'éphémère.» (p. 130) Aux abrutis qui traversent la vie essoufflés en courant, il suggère de s'attarder plutôt à un visage, à une tache de ciel bleu, à un moineau, à une moisissure d'escalier, à un brin d'herbe. Il fait voir un gravier d'étoiles crissant dedans une voix. Il invite à célébrer le quotidien le plus modeste et à puiser une manne nourricière dans les plus humbles des choses : les fruits, les pierres, une petite feuille verte égarée dans la crue du soleil. Il évoque souvent l'acuité silencieuse de la peinture qui renouvelle notre regard sur le réel. Voyez cette séduisante formule : « Un peintre c'est quelqu'un qui essuie la vitre entre le monde et nous avec de la lumière. » (*L'Inespérée*, p. 72) À la saturation moderne, Bobin préfère la frugalité de la vision, le dépouillement extrême, le presque rien, le rien : « *Très-Peu* est pour moi le nom de l'abondance. » (p. 133)

Bobin idéalise également, et dirions-nous surtout, la maternité et l'enfance. Des mères, il fait ni plus ni moins des saintes. « La sainteté, c'est la joie. Elle est le fondement de tout. La maternité est ce qui soutient le fondement de tout. » (*Le Très-Bas*, p. 24) Il poétise les gestes ordinaires de la vie, parmi les plus domestiques, tels que le repassage et la vaisselle, ce qui ne va pas sans courage ! Dans l'enfance, thème dominant sur lequel il revient inlassablement, ce qui l'intéresse surtout, c'est la gratuité et la capacité de jouer sans fin qu'il lui imagine. « L'âge additionne. L'expérience accumule. La raison construit. L'esprit d'enfance ne compte rien, n'entasse rien, ne bâtit rien. » (*Le Très-Bas*, p. 112)

Au nom de l'innocence et de la naïveté associée à la bonne valeur de la Nature, il tient des propos acerbes contre la culture, dont les infâmes représentants sont les universitaires, et dont les manifestations détestées sont les colloques (« où on passe deux jours avec des morts », *Merveille*, p. 27), mais aussi le discours savant, voire la

littérature. Le réel étant ce qu'il est, il n'y a rien à en dire de particulier, sinon le célébrer, et il ne peut guère inspirer que des propositions à teneur tautologique du genre : « La vraie vie, c'est la vie vraie », comme dit Comte-Sponville (p. 59). Tout le reste n'est que littérature. Les grands auteurs, selon Bobin, ne sont ni des intellectuels ni des écrivains. Le grand auteur n'a pas d'idées et n'écrit pas avec des idées (ce que fait l'intellectuel), pas plus qu'il ne cherche à être quelqu'un et à parler de lui pour qu'on parle de lui (ce que fait l'écrivain). Le grand auteur « écrit des livres faits à la main, des livres singuliers (...). On les ouvre et c'est comme un morceau de colline, comme une mésange dans la clairière, comme le chant de la pluie sur la terre ». (*Un livre inutile*, p. 60) Bobin a ainsi une conception artisanale et rousseauiste de la littérature, perçue comme une Nature : écrire, « c'est aller sur la terre du langage comme un paysan » (p. 60). La nature est source première de tout, à commencer par l'écriture. Puisque l'écriture est nature, Bobin peut alors voir, le plus sérieusement du monde et sans s'en étonner, un texte passer dans la rue. Cette conception naturiste apparaît encore plus nettement à propos de ce grand livre qu'est *L'Éthique* de Spinoza : « Vous le secouez sur votre table, dit-il, et ce sont des dizaines de fleurs des champs qui tombent sur la table. » (*Merveille*, p. 27) De page en page, Bobin s'ingénie à dévaluer la littérature, tout en en faisant, bien entendu. Nous sommes, ici, fort loin, à la fois de l'art pour l'art et de la littérature engagée. À la limite, écrire, « c'est une façon de ne rien faire », c'est simplement une manière de goûter à la beauté des jours qui passent (*Le huitième jour*, p. 34) et rien d'autre. On retrouve chez Comte-Sponville, qui est pourtant un universitaire, outre une vénération déclarée pour Rousseau, jugé « indépassable » (p. 35) — est-ce un hasard ? —, une désaffectation

analogue de la littérature : pourquoi écrire ou lire des romans, par exemple, quel en est l'intérêt ? « La vie est un roman suffisant, non ? » (p. 54) La littérature peut encore être une bonne valeur pour ces deux auteurs, mais à la condition qu'on ne la prenne pas au sérieux et qu'elle nous apprenne à vivre et à aimer. Tout se ramène ainsi à des questions d'éthique.

C'est sans doute aussi pour le naturel que Bobin accorde un privilège évident au genre épistolaire : ses textes sont surtout des lettres, proches de la parole. Idéalement, tout auteur, selon lui, devrait d'ailleurs écrire sans se soucier de l'écriture et devrait se soumettre parfaitement à la vie brute : du reste, « ce n'est pas l'encre qui fait l'écriture, c'est la voix, la vérité solitaire de la voix... » (*L'Inespérée*, p. 38). Après l'énorme travail de déconstruction élaboré par Derrida et consorts autour de notions métaphysiques comme l'origine, la voix, la présence à soi, la nature (en particulier, justement, à partir de Rousseau), voici qu'on retourne trente ans en arrière et qu'on prend l'exact contre-pied de cet effort de lucidité : avec Bobin, on côtoie ouvertement Dieu, ici appelé le Très-Bas pour le rapprocher des humains, on dévalue l'écriture, jugée secondaire par rapport à la parole et à la présence à soi, on se vautre complaisamment dans l'origine, la Nature (divine) et la Mère (sainte) font bon ménage, on évolue joyeusement au milieu des anges et des saints. Fondé sur de telles prémisses métaphysiques, le succès commercial de Bobin étonne, voire laisse pantois. Mais c'est sans doute que la vie actuelle, étouffant sous trop de lucidité mortifère, a de nouveau besoin de rêves et d'illusions.

Parmi ses modèles, Bobin nomme sainte Thérèse d'Avila, sainte Catherine de Sienne et surtout saint François d'Assise auquel il a consacré son best-seller. Ce qui attire Bobin dans la vie de ce dernier, c'est, dit-il, sa

jubilation de l'âme, son insouciance du lendemain, son attention pleine à toutes vies, sa jouissance de ne tenir à rien. Et on retrouve dans les livres de Bobin des qualités qui rappellent ses modèles : une indéniable générosité dans le propos, un noble désintéressement, une révérence devant la vie, un pacifisme de bon aloi, un don pour l'extase matérielle qui transfigure le donné le plus plat.

Dans *Une petite robe de fête*, Bobin a livré de fort belles pages sur la lecture. On lit, suggère-t-il en gros, comme on aime, on entre en lecture comme on tombe amoureux. Même s'il croit qu'une « main tendue vaut mieux que la grande littérature » (*Un livre inutile*, p. 37), même s'il conseille de lire les yeux fermés ou de plier les pages des livres pour en faire un bel avion, il avoue lire beaucoup. Il a d'ailleurs recueilli des articles critiques dans *Un livre inutile*, sous la forme de brefs essais sur Claudel, Ramuz, Ponge, tous auteurs, notons-le, plus ou moins en symbiose avec la nature, mais aussi sur Kafka et Apollinaire. Son point de vue est résolument anti-universitaire, est-il besoin de le préciser. Il s'élève contre les lectures formalistes ou formalisantes et les conceptions mécanistes de la création littéraire. Les critiques lui apparaissent comme les médecins légistes de l'écriture et, à sa façon, il cherche là aussi un renouvellement du regard sur les textes. Son commentaire de Beckett, auteur qu'il admire, vaut le détour : d'un mimétisme envoûtant, il est excitant pour l'esprit et constitue une belle lecture de cet écrivain. On se prend à souhaiter que Bobin fasse plus œuvre de critique littéraire, car il a une voix qui lui est propre. Enfin l'auteur, devenu un moment critique, n'a pas trop de mal à nous convaincre que ce sont les vivants qu'il faut aimer du temps qu'ils sont vivants.

On peut bien s'irriter ou se moquer de certains excès métaphysiques (et c'est ce qui, personnellement, me gêne

le plus), il reste que le mérite de Christian Bobin est de donner une vision légère du monde, dont la nécessité est évidente : il n'y est plus question de *l'insoutenable* légèreté de l'être, mais plutôt, au contraire, de la souriante légèreté de la vie, valeur que Bobin célèbre, dans le sillage de Comte-Sponville, d'ailleurs non sans gravité, en particulier dans *L'Autre Visage*, où sa recherche formelle rappelle le Michaux utopiste de *Voyage en Grande Garabagne* (il y dresse des tableaux de peuplades qui accordent tous leurs soins à la vie). Soutenant ses visions légères, et c'est peut-être la valeur ultime à retenir ici, même si l'auteur la renie, un évident bonheur d'écriture, une aisance, une fluidité du style, une poésie de l'image qui aborde des problèmes essentiels avec l'air de n'y pas toucher, un souci de la formule bien frappée — malgré ses dénégations du travail formel —, toutes qualités d'un vrai écrivain et qu'on ne peut pas lui enlever ni lui contester. Et ce sont sans doute ces qualités littéraires qui ont contribué, en bonne partie, à faire passer son message spirituel et à entretenir la ferveur de son public.